

Carole David, Chloé Savoie-Bernard, Guy Cloutier

Sébastien Dulude

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2015). Compte rendu de [Carole David, Chloé Savoie-Bernard, Guy Cloutier]. *Lettres québécoises*, (160), 46–47.

☆☆☆☆

CAROLE DAVID

L'année de ma disparition

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2015, 80 p., 14,95 \$ (papier), 9,99 \$ (numérique).

Plonger pour approcher le ciel

« J'ai donné un congé définitif aux vies qui m'habitaient », écrit Carole David en quatrième de couverture de son ouvrage. Perspective complexe que celle de détailler des parties de soi-même pour les élaguer. Le recueil est à tous les égards une grande réussite.

L'année de ma disparition s'ouvre sur un assaut dont la victime, masculine, ne meurt pas, mais apparaît soudainement vieillie ; comme si le sujet assassin rejoignait du coup un temps actuel et se libérait d'un temps d'avant. Délivré « du temps mort » (du titre de la première section du recueil), le *je* du texte peut se retourner vers le haut, désormais volatile, incandescent :

*Je suis maintenant un rien inflammable,
mes cheveux emmêlés à une drogue.
Quelqu'un me prend à la gorge
pour me monter au ciel.* (p. 11)

Je ne sais trop si ce ciel sera atteint, en définitive. Les pages qui suivent nous font arpenter des souterrains, des caves, des boues et des forêts si denses que se retrouver sous le ciel serait déjà une avancée.

Les textes sont livrés par une voix aussi tranchante qu'obstinée. Munie de couteaux et d'autres outils encore, la poète est résolue à accomplir une boucherie délicate mais non moins sanglante, à traquer son « territoire intérieur hideux » (p. 36) en y pénétrant par divers interstices, comme si elle se hantait elle-même. C'est une tâche que seule une « enfant aux cheveux virés du blond au noir / en une nuit » (p. 22) peut accomplir : « Des bois roses poussent dans mes poings, je demande la scie ronde pour m'éventrer, une armée de soldats tombe sur moi » (p. 24).

Ces opérations de démembrement et de défiguration n'ont rien de clinique ; sommaires et emportées, elles n'ont qu'un but entêté, soit d'ouvrir, de retirer les chairs et de parvenir aux os, aux nerfs, et ultimement au texte du corps mort, imprimé en filigrane sur ce qui reste :

*mon hachoir à la main, ma préparation de liquides,
mon programme orgueilleux,
tout est en place pour la cérémonie* (p. 34)

[...]
*il ne reste que ma machine à écrire ;
je traverse les murs, béliers mécaniques,
je déplie la carte de mes nerfs.* (p. 47)

Il faut dire que cette violence autoappliquée n'apparaît pas même aussi pénible que celle subie à l'âge où de grandes mains façonnent les petites filles en série (cf. Martine Delvaux) :

*Le petit enfer, les morgues du vendredi,
du tulle déroulé sur le comptoir,*



CAROLE DAVID

Chez Carole, Plaza St-Hubert.
*On me taillade, on me charcute,
verges, règles et chiffres devant derrière,
la défunte se tient à l'intérieur de ma robe épinglée.*
(p. 44)

En très peu de mots, David décrit avec une justesse remarquable la violence de l'autorité normative des genres, à l'encontre de laquelle se manifeste une sororité de « fillettes guérillas aperçues en rêve » menant leur offensive de l'intérieur et portant leurs poèmes comme des bijoux ou des trophées de chasse. C'est évidemment à Josée Yvon (qui porte comme l'auteure un nom de famille masculin) que revient le droit d'aïnesse sur la revendication de ce thème de « filles-commandos » — une influence que David a toujours affichée : « J'ai le bestiaire d'une autre en moi » (p. 38).

On assiste aussi, dans ses poèmes, à une autre chasse, intime, contre une bête traquée en son sein et qui, une fois abattue, rend coupable sa prédatrice : « Je suis accusée de mes actes d'éclat, / bâtons rompus, pépinière de deuils, / incendies conjugaux » (p. 55). Vidée et au pied du bûcher, ne lui reste qu'à disparaître, s'envoler comme « parfum bon marché » (p. 56) ou « mauvaise fièvre ». Et nous la voyons se tenir « là, debout sur un tapis de pissenlits » (p. 68), sous le ciel, prête à brûler. L'autre est enfin consommé.

☆☆☆☆

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD

Royaume scotch tape

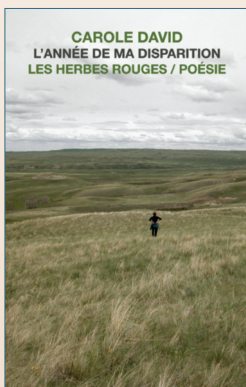
Montréal, l'Hexagone, 2015, 80 p., 16,95 \$.

Maltraitance

Second titre paru à l'Hexagone sous la direction littéraire de Charles Dionne et Fabrice Masson-Goulet, animateurs du site *Poème sale* voué à la nouvelle poésie québécoise, *Royaume scotch tape* de Chloé Savoie-Bernard bouscule, mais s'émiette malheureusement dans nos mains.

Ce premier recueil pour le moins hétérogène distribue coups de poing et coups d'épée dans l'eau. On comprend à sa lecture qu'on a voulu présenter l'ensemble avec le *scotch tape* bien apparent entre les morceaux, mais n'y a-t-il pas une certaine facilité à en justifier la disparité par une forme passive de ramassage ?

Les thèmes forts que Savoie-Bernard aborde méritaient mieux qu'une macédoine. L'auteure possède une plume de qualité et sa voix cassante porte admirablement les angoisses et désirs d'une jeune génération.



Hybride, son écriture emprunte autant aux formes « instagrammatiques » du Web et à la langue vernaculaire qu'à un lyrisme sombre, châtié et mélancolique :

« *ostie d'enfance à lire harry potter
à regarder magie noire v.f.
calice d'enfance narnia ostie d'alice
derrière le miroir il n'y a que le plomb
qui pèse lourd l'armature
de nos espoirs crevés
dont les débris rampent
jusqu'à l'adolescence
pour nous border d'échardes* (p. 61)

Trois thèmes — connexes, du reste — auraient pu être organisés en sections ou nettement mieux ficelés : l'insatisfaction des rapports amoureux, l'avortement et les liens familiaux. L'auteure, Montréalaise d'origine haïtienne (sauf erreur), occupe de surcroît une position de premier plan pour rendre compte de réalités complexes, ce qu'elle réussit fort bien par moments :

« *on m'a crié hey are you rihanna's sister
or something
en plein dans le mille champion i am something
i am what is left
i am the dust of those stars* (p. 53)



Dans ce contexte, très irritantes me sont apparues les petites pages sarcastiques qui parsèment le recueil. La poésie trouvée sur des forums Web et autres retailles (« c'est arrivé quand je me suis rendu compte qu'il n'y aurait personne / pour prendre soin / de moi-même mes parents » [p. 31]) viennent non seulement rompre l'émotion des textes phares du recueil, mais perdent leur potentiel grinçant à leurs côtés. Ultimement, ils gomment un recueil qu'on aurait voulu voir explorer à fond le féminisme ultra-contemporain qui traverse certains textes.

Trop de poèmes font ainsi piètre figure auprès de ceux, dérangement, qui exposent les doutes, combats et victoires silencieuses d'une jeune femme en pleine possession de son intégrité psychique et physique. J'aurais aimé être boxé sans répit par la fougue à la limite du désespoir de ces filles « fumées jusqu'au filtre » qui rentrent brisées chez leurs amants recevoir « des band aids mickey mouse » (p. 22), mais qui envoient chier au passage les militants pro-vie au coin de Saint-Joseph et Saint-Laurent (bravo !).

Les contradictions fascinantes d'une féministe amoureuse de salauds, le rapport aigu à la folie (« toutes les folles sont mes sœurs » [p. 57]), la douleur du souvenir d'une « petite mort curetée » (p. 43) à la clinique, les difficultés d'avoir un père « monarque de port-au-prince » (p. 33), les désillusions inconsolables de jeunes femmes « affamées par l'hystérie la plus pure » (p. 50), autant de morceaux qui auraient pu être puissamment agencés en identités hybrides de « filles-missiles ». Ces

figures, rapiécées et croches mais farouchement souveraines, auraient aisément pu soutenir le recueil à elles seules. On lira le prochain dans la plus grande expectative.

☆☆☆

GUY CLOUTIER
Les chiens fous pleurent la nuit
Montréal, Le Noroît, 2015, 62 p., 21 \$.

Lamento perro

Tous, nous pleurons. Mais jusqu'où l'empathie peut-elle rejoindre et englober des souffrances qui nous sont étrangères ? Le partage d'une même humanité peut-elle quoi que ce soit aux douleurs que nous ne connaissons pas ?



Formé de quarante-neuf poèmes numérotés, *Les chiens fous pleurent la nuit* est une aria philosophique qui aborde la douleur, celle du détachement et celle de la mort. Ces thèmes immémoriaux sont développés avec sensibilité et sagesse par le poète, dont le propos embrasse au plus vaste l'expérience humaine de la souffrance.

Au fil du recueil, on ne saura jamais qui sont ces gens qui semblent partager une peine d'être, mais peut-être est-ce là la perspective souhaitée, puisque « [p]artout ça existe / Des êtres à qui on enlève l'enfance » (poème 10). De fait, bien qu'à des échelles extraordinairement diverses, les drames surviennent à chacun, partout : deuils, guerres, misères.

Il est néanmoins délicat de tenter de relier des sorts étrangers : que connaît le malheur de Québec de celui d'Alep, comment « le désordre propre de ton bureau » peut-il témoigner des « volutes du sarin » (poème 49) ou des « [r]apts de femmes et d'enfants » (poème 36) ?

Et voilà que ces poèmes évoquent la Syrie, les rues d'Alep où, malgré le vent et le sable, le feu et les ravages tout autour, existe le repos, pour peu qu'on balaie, inlassablement, la poussière qui se présente à nos portes :

« *De partout le sable se resserre
Autour de sa gorge comme un placenta
À la fin il ne restera rien
Chacun retournera balayer devant sa porte.* (poème 34)

L'auteur rappelle par ailleurs, en *post-scriptum*, que la « rue d'Alep » est une fleur aux propriétés abortives, une double lecture qui charge la notion de lâcher prise d'une connotation autrement douloureuse. Parvient-on donc jamais à oublier les blessures ?

« *Nombreux sont ceux qui n'arrivent plus
À se défaire des mailles
N'arrivent pas à s'affranchir
De l'énorme toile du désert* (poème 28)

Or, « [c]'est déjà bien que tu puisses encore pleurer » (poème 16) et il faut bien, un jour, que « parler cesse » (poème 7). Peut-être l'eau chaude des larmes garde-t-elle secrètement vivantes toutes ces peines, nous berce-t-elle un temps dans un caveau originel et rassurant ? Devant l'injustice du monde, j'ai accueilli le livre de Cloutier comme un espoir fou que les larmes des humains partagent le même sel et que le repos vienne à chacun.